



Paul de Lacvivier

Le matriarcat dans Joseph de Maistre et le féminisme contemporain

Joseph de Maistre est le penseur contre-révolutionnaire de référence en France, bien plus connu par exemple qu'Edmond Burke.

Ce Savoyard, qui n'est donc pas sujet du roi de France, était au temps de la Révolution un jeune noble de son temps : acquis aux idées des Lumières et francs-maçons, il a accueilli les tous débuts de la Révolution avec enthousiasme. Il avait des charges importantes auprès du Duc, et fut par la suite son ambassadeur en Russie.

Il déchantait rapidement en voyant les troupes révolutionnaires fondre sur le duché de Savoie, et l'annexer : il se convertit alors à un catholicisme strict, et analysa avec une rare pénétration les racines du mal révolutionnaire. Il nourrit depuis tout le courant contre-révolutionnaire jusqu'à aujourd'hui.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de présenter Joseph de Maistre en tant que contre-révolutionnaire à proprement parler¹ : nous nous contente-

Paul de Lacvivier, Université Kokugakuin, Tokyo
ps.delacvivier@gmail.com • ORCID number: 0000-0002-7999-3556

¹ Nous renvoyons pour cela à l'excellente communication de Yohei Kawakami en 2019, ainsi qu'à sa thèse. Yohei Kawakami, *L'univers philosophique de Joseph de Maistre* [The philosophical world of Joseph de Maistre], Sôbunsha, 2013.



rons de présenter une modeste découverte sur sa pensée, qui, à notre connaissance, est passée inaperçue jusqu'à maintenant.

Joseph de Maistre a un style tout à fait particulier, et une méthode bien décrite, qui fut appelée parfois une théologie politique : en fait il ne fait que partir de la doctrine catholique comme donnée (d'où le qualificatif de théologie), et, à partir de ses observations historiques et politiques, il fait œuvre d'application de cette dogmatique à un registre qui n'est pas à proprement parler théologique mais politique et donc prudentiel – nous sommes ainsi parfaitement dans le style d'une science politique nourrie par la théologie, dans la veine d'un *De Regno* de Saint Thomas, mais focalisé sur l'événement historique de la Révolution.

Il cherche ainsi le travail de la Providence, le soin de Dieu pour sa Création, dans les événements qu'il constate au jour le jour. Il nous laisse une œuvre abondante, de nombreuses citations bien connues, et une capacité de prédiction qui étonne : il est souvent le seul de son temps à avoir vu venir certains aboutissements des principes révolutionnaires que personne, même les plus révolutionnaires, ne pouvaient imaginer à cette époque – nous allons en donner un exemple dans ce papier.

En ce sens Joseph de Maistre est tout sauf un idéologue : il est un observateur de la réalité brute telle qu'elle, incluse les réalités philosophiques nourries d'une saine métaphysique², soit des principes immuables qu'il parvient à extraire de sa connaissance extensive des humanités gréco-latines, des observations des voyageurs de son temps dans les diverses peuplades du monde, et de la Révolution en cours devant ses yeux.

² Alors même que selon toute vraisemblance Maistre était peu versé dans les classiques thomistes et aristotéliens, qu'il ne cite, selon mes observations, tout bonnement jamais ; et malgré une connaissance extensive des « classiques » gréco-romains. Il reflète en cela bien l'état d'esprit de son temps et la situation des gens cultivés en France dans le second XVIII^e (1750–1800).

Nous en venons ainsi à notre propos : Joseph de Maistre, derrière le royaliste politique appelant à la Restauration comme seule possibilité *naturelle*³ viable pour la France – puisque ce régime, voulu par Dieu, est le seul à être aussi sain naturellement parlant⁴ – est avant tout, à notre sens, l’ancêtre de l’anthropologie contemporaine.

Nous avons en particulier été frappé par les similitudes des conclusions de son « Éclaircissement sur les sacrifices » et des études bien postérieures de René Girard : après avoir analysé certains principes anthropologiques universelles entés sur la nature humaine, les deux chercheurs parviennent à la conclusion que seul le sacrifice de Jésus-Christ permet de stopper d’une part les sacrifices sanglants, dont les sacrifices humains, et donc les effets de bouc-émissaires et de violence mimétique (pour user du vocabulaire giscardien), et de mettre ainsi un terme à la spirale de la violence.

Ces phénomènes anthropologiques sont fascinants et l’histoire les vérifie parfois de façon étonnante : feu Michel Rouche les retrouve dans les structures de violences des royaumes barbares avant la christianisation, qui perdurent longtemps après la conversion de Clovis⁵.

³ Au sens thomiste et aristotélien. Que la nature politique de l’homme exige, en particulier dans le cas singulier de la France.

⁴ Et il suit en cela, sans le savoir peut-être, le docteur angélique, dans son *De Regno*. Par exemple dans la très intéressante édition traduite et annotée par le R.P. Bernard Rulleau : Thomas d’Aquin, *De Regno*, Institut Civitas, 2010.

Nous retrouvons encore une autre traduction en ligne sur le site du docteur angélique (Saint Thomas d’Aquin — *De regno ad regem Cypri* (free.fr)).

Nous recommandons encore la traduction de 1926 suivante : Traduction de la partie authentique du *De Regno* par Claude Roguet avec la collaboration de M. l’abbé Poupon docteur en théologie. Collection : Les maîtres de la politique chrétienne. Éditions de la Gazette Française, Paris, 1926.

⁵ L’œuvre du regretté Michel Rouche, rappelé à Dieu en décembre 2021, est sous ce rapport tout à fait intéressant. Nous piocherons allégrement à son travail sur les royaumes barbares. En particulier son chef-d’œuvre *Clovis*, aux éditions Perrin, ou

Nous aimerions ainsi nous concentrer sur un point très précis de « Éclaircissement sur les sacrifices » : celle où il traite des femmes et de leur rôle dans l'économie des sociétés humaines (I).

Nous prendrons ensuite quelques illustrations, dans l'antiquité barbare européenne (II), et nous tenterons de voir les applications potentielles de ces principes tant sur notre époque contemporaine que sur le Japon antique (III).

Le sujet est d'autant plus important que la révolution contemporaine, sous le nom de LGBT, une sorte de féminisme radical arrivant au bout des conclusions révolutionnaires, veut effacer la réalité naturelle de la différence des sexes.

La place de la femme dans l'économie des sociétés humaines dans « Éclaircissement sur les sacrifices »⁶

Dans son opuscule, Joseph de Maistre cherche à trouver les raisons profondes du phénomène des sacrifices humains qui révoltent tant l'esprit contemporain. Nous nous attarderons sur le point précis du rôle des femmes, mais pour résumer sa thèse, il expose d'abord le fondement anthropologique de la nécessité du sacrifice dans les sociétés humaines, en constatant son universalité, puis il présente l'histoire des

encore son *Attila*, pour ne citer que les plus marquants.] L'œuvre du regretté Michel Rouche, rappelé à Dieu en décembre 2021, est sous ce rapport tout à fait intéressant. Nous piocherons allégrement à son travail sur les royaumes barbares. En particulier son chef-d'œuvre *Clovis*, aux éditions Perrin, ou encore son *Attila*, pour ne citer que les plus marquants.

⁶Pour les citations nous utiliserons l'édition suivante : C Maistre, Joseph de (1753–1821). *Œuvres complètes* ([Reprod. En fac-similé]) Joseph de Maistre. 1884–1886.

sacrifices humains et leur apparition, ainsi que leur logique dans l'économie anthropologique d'une nature humaine blessée à partir des principes mis en lumière dans sa première partie, et enfin comment le sacrifice de Jésus-Christ vient définitivement les supprimer (tant que la foi catholique est crue, car, et c'est le sujet de ce papier, Joseph de Maistre prévoit que la perte de la foi catholique, la déchristianisation comme nous dirions aujourd'hui, ne peut aboutir que sur la réapparition des sacrifices humains)⁷.

Au détour de son exploration, après avoir décrit un exemple contemporain de sacrifices humains en Inde, qui consiste à sacrifier l'épouse après la mort du mari, il part de la constatation suivante :

« Je vois d'ailleurs un grand problème à résoudre : ces sacrifices atroces qui nous révoltent si justement ne seraient-ils point *bons*, ou du moins nécessaire dans l'Inde ? Au moyen de cette institution terrible, la vie d'un époux se trouve sous la garde incorruptible de ses femmes et de tous ceux qui s'intéressent à elles. Dans le pays des révolutions, des vengeances, des crimes vils et ténébreux, qu'arriverait-il si les femmes n'avaient matériellement rien à perdre par la mort de leurs époux, et si elles n'y voyaient que le droit d'en acquérir un autre ? Croirons-nous que les législateurs antiques, qui furent tous des hommes prodigieux, n'aient pas eu dans ces contrées des raisons particulières et puissantes pour établir de tels usages ? Croirons-nous même que ces usages aient pu s'établir par des moyens purement humains ? Toutes les législations

⁷ Son travail sur les sacrifices fait référence même dans les milieux théologiens français d'avant-guerre. La preuve en est que dans l'exposition de la doctrine catholique de référence en langue française en France, dont une réédition en quatre tomes est faite chez l'édition Clovis, nous trouvons une référence au travail de Joseph de Maistre. Collectif, *La Grâce*, Clovis, Etampes, 2002, p. 300/304/306. Il est le seul laïc, non canonisé, qui est cité comme autorité, à côté des écritures, des pères de l'Église et de la liturgie.

antiques méprisent les femmes, les dégradent, les gênent, les maltraitent plus ou moins. »⁸

Joseph de Maistre a déjà constaté par des citations extensives des classiques la dureté de toutes les législations anciennes (entendez antiques) et païennes⁹ : il confirme en ce sens un certain discours du féminisme, à savoir que les sociétés traditionnelles – hors christianisme nous le verrons – sont dures, au moins dans leur législation, envers la femme. Notons tout de suite que, à la différence de féministes qui ne savent que se révolter contre une injustice universelle, sans se demander d'où elle vient, Joseph de Maistre constate d'abord des faits et des tendances générales, sans vouloir les juger, avant de tenter d'en comprendre ses causes anthropologiques – il fait œuvre de ce que nous appellerions un réalisme catholique. A la différence de nos modernes, il ne considère pas que nos ancêtres sont bêtes, ignares et stupides. Il ne croit évidemment pas non plus que la femme le soit : catholique orthodoxe, il sait que tout être humain est de même nature et égal devant Dieu¹⁰. Il faut partir du principe que nos ancêtres étaient au moins aussi fins que nous, puisque nous sommes les mêmes hommes – et cela nous le savons par la philosophie classique et la théologie catholique, qui contredit de front les théories modernistes niant la nature humaine (ou prônant qu'elle peut être changée). Que ces pratiques,

⁸ Maistre, Joseph de (1753–1821). *Œuvres complètes* ([Reprod. En fac-similé]) Joseph de Maistre. 1884–1886., p. 320.

⁹ Dans les cités grecques, la loi mosaïque mais aussi sous l'Islam, encore.

¹⁰ Selon le célèbre texte de saint Paul, Ga, 3, 26-28. Remarquons d'ailleurs que nos féministes qui pleurent tragiquement sur la condition de la femme soumise et réduite dans toute l'histoire ne se rendent même pas compte que si ce qu'elles disaient était vrai (heureusement ça ne l'est pas), cela ne serait pas très encourageant pour les femmes, qui auraient alors été suffisamment bêtes et stupides pour rester soumises de tout temps à des brutes épaisses, sans même essayer de réagir. Ce n'est pas sérieux quand on y réfléchit, et très insultant pour la femme !

bien loin d'être irrationnelles, puisent à des raisons anthropologiques profondes, c'est ce que constate Joseph de Maistre : il va éclairer les causes de ces réalités¹¹.

Revenons au propos de Joseph de Maistre : après avoir cité un cha-pelet de citations des antiques et des lois antiques sur les femmes depuis la loi Mosaïque jusqu'aux romains, en passant par les philo-sophes grecs, il conclut tout à fait justement :

« Toutes les législations en un mot ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes ; de nos temps encore elles sont esclaves sous l'Alcoran, et bêtes de somme chez le Sauvage :

¹¹ Notons encore que, évidemment, le discours féministe moderne est essentiellement faux : nos deux mille ans chrétiens n'ont certainement pas été mauvais pour la condition féminine, c'est tout l'inverse, et avant le XIXème siècle, fille de la révolution et victoire de la renaissance antique, la condition féminine était bonne et juste – comme en témoignent les grandes femmes, depuis nos grandes régentes jusqu'à Jeanne d'Arc, les succes-sions patrimoniales, le consentement au mariage, l'entrée en religion, etc. Seul le retour du droit romain, la victoire révolutionnaire des négateurs du droit naturel et de la loi naturel-le et l'autoritarisme napoléonien obsédé d'ordre sans cœur ont fait régresser la condition de la femme – mais pas partout et pas tout le temps – à un stade pré-chrétien, voire pire, car, dans les paganismes, ce statut ne devait servir qu'à mieux protéger la femme aussi avant la venue du Sauveur, ce que ne faisait même plus un code napoléonien, ou si peu, qui ne visait qu'à protéger les intérêts pécuniaires et patrimoniaux de certains. On ne peut que se souvenir de cette parole évangélique qui, devant les duretés de la loi mosaïque, ne peut que constater qu'à cœurs durs, il faut des lois dures. Et sans la venue du Christ et de son salut, ainsi que les grâces sacramentelles, les cœurs ne peuvent qu'être durs, comme le démontrent d'ailleurs que trop nos temps apostats, au cœur de pierre.

A ce sujet, nous renvoyons à de nombreuses études qui démontrent la misogynie de la Révolution française et du siècle qui le poursuit. Et au contraire combien le moyen-âge est une époque très faste pour les femmes. Pour les études les plus saillantes. L'œuvre de Xavier Martin est fondamentale. En particulier son « *Mythologie du Code Napoléon* » (DMM, 2013). La misogynie révolutionnaire se constate avec éclat dans le procès de Marie-Antoinette, voir Emmanuel de Waresquiel, *Juger la reine*, Tallandier, Paris, 2016, Sur le moyen-âge et la femme : Pernoud, Régine. *La Femme au temps des cathédrales*. Paris : Stock, 1980. Pernoud, Régine. *Pour en finir avec le Moyen Âge*. Paris : Seuil, 1977.

L'Évangile seul a pu les élever au niveau de l'homme en les rendant meilleures ; lui seul a pu proclamer les droits de la femme après les avoir fait naître en s'établissant dans le cœur de la femme, instrument le plus actif et le plus puissant pour le bien comme pour le mal. *Eteignez, affaiblissez seulement jusqu'à un certain point, dans un pays chrétien, l'influence de la loi divine, en laissant subsister la liberté qui en était la suite pour les femmes, bientôt vous verrez cette noble et touchante liberté dégénérer en une licence honteuse. Elles deviendront les instruments funestes d'une corruption universelle qui atteindra en peu de temps les parties vitales de l'état. Il tombera en pourriture, et sa gangreneuse décrépitude fera à la fois honte et horreur*¹². »¹³

Joseph de Maistre était-il voyant, ou prophète, pour décrire une situation qui ressemble à s'y méprendre à notre monde contemporain ? On ne peut être que frappé par l'exactitude de ses conclusions : la *libération* de la femme de la loi divine des évangiles, en conservant les *privileges* donnés par cette loi en pays chrétien aux femmes chrétiennes conduit en pratique à un avilissement de la femme, la dénatalité, la généralisation de l'avortement, et l'hypersexualisation de l'espace public, et en conséquence la désagrégation de la société en une dissociété – selon le concept de Corte. Il suffit de regarder autour de soi pour le constater. La condition féminine est descendue très bas aujourd'hui, et, si on met à part le tragique effet de la victime devenant bourreau qui refuse de voir la réalité, toute une génération (toute notre génération, j'ai la trentaine), et la suivante, prend de plein fouet les mauvais fruits délétères de ce dérèglement général d'un ancien ordre chrétien devenu fou – comme le dirait Chesterton. Comment ne pas se trouver navré devant toute cette souffrance larvée de nos contempo-

¹² Nous soulignons.

¹³ Maistre, Joseph de (1753–1821). *Œuvres complètes*, p. 322–323.

rains, et des femmes en particulier à qui on interdit de fonder une famille normale, que l'on pousse à la sexualisation à outrance, à l'avortement, etc., qui se nie elle-même au nom de la libération et du féminisme¹⁴.

Joseph de Maistre serait-il mysogine de prévoir soit une animalisation de la société, soit une mise en esclavage des femmes, si l'Évangile est supprimé ? Evidemment non. Il ne s'agit pas du tout de ce genre de réductionnisme bien révolutionnaire de vouloir *créer* ou *fonder* des catégories mystificatrices de *nouvel homme*, de *femme*, de *citoyen*, de ce que vous voulez, déconnectées de toute loi naturelle et de toute réalité naturelle¹⁵. Puis, de chercher à faire entrer les gens dans ces cases inexistantes dans la réalité, forcément par la *violence* puisque ces catégories idéologiques et idéalistes vont contre la nature. Et un jour, les faits naturels se réimposent, comme réalités, tout simplement, et font

¹⁴ Et comment ne pas voir que devant cette dégradation contemporaine, seules deux solutions existent : l'acceptation de la révélation et le retour au doux joug de la loi évangélique dans l'économie des sacrements qui donnent les grâces nécessaires aux hommes de bien user de leur liberté – les femmes comprises, dans leur mission particulière de mère et d'épouse – ou bien le refus de la révélation et le retour inéluctable à un quelconque paganisme, ou hérésie chrétienne syncrétique, qui n'aura qu'à mettre à nouveau en esclavage les femmes, car à cœurs durs lois dures, et il est certain que l'ordre primera toujours sur la liberté (comme le montre les tendance « sécuritaire » partout dans le monde, que ce soit contre le terrorisme, ou contre les pandémies), car *personne* ne supporte *longtemps* le désordre, la disharmonie et la révolution, qui sont si contraires à notre nature faite à l'image du divin – notre cœur est façonné à Son image, donc nous sommes naturellement *portés* vers lui, mais notre aveuglement seul peut ainsi créer toutes ces folies, qui finissent toujours par la destruction et le retour à un ordre. Nous laissons au lecteur le soin de décider s'il préfère le joug doux du Christ, ou la loi dure islamique ou autre.

¹⁵ La bibliographie sur ce thème est infinie. Prendre par exemple dans le domaine philosophique Martin, Xavier. *S'approprier l'homme*. Poitiers : DMM, 2013. Ou encore en politique, avec les liens entre idéalisme moderne et falsification du bien commun, avec l'excellent collectif dirigé par Ayuso, Miguel. *Le bien commun*. Paris : Hora Decima, 2021 (pour la traduction française, l'original étant en espagnol).

comprendre, souvent dans la douleur l'absurdité des idéologies du moment. Pour la nature, peu lui importe, la justice divine se charge de rétablir l'équilibre, avec ou sans le consentement de l'homme. L'homme refusant sa réalité naturelle se fera souffrir, comme l'homme qui se veut femme et se mutilera par une opération de transition de genre, avec tous les résultats pour ce qui est de l'augmentation de suicides et de maladies psychologiques...

Joseph de Maistre raisonne à la lumière du dogme catholique, et loin de lui le moindre semblant de réflexe révolutionnaire qui réfléchit en termes d'oppositions, de luttes, de progrès, de libération, de compétition, d'intérêts. Non, il y a des faits historiques, des vérités anthropologiques, et toujours la vérité du dogme et la religion du Sauveur¹⁶. Il s'agit simplement de vraiment comprendre, en l'occurrence pourquoi dans les cultures non chrétiennes, la femme a *toujours* une condition vexée – et pas forcément inférieure d'ailleurs, terme qui reflète par trop ce réflexe moderne de tout réduire à un champ unidimensionnel de valeur, en appauvrissant d'autant toute la diversité de l'expérience humaine et l'épaisseur de notre âme.

Il suffit d'ailleurs de penser au culte marial pour comprendre la place de la femme dans la religion catholique – le dire relève de la tautologie, mais dans nos temps, il est bon de répéter même ce qui est évident-, à la place de la Reine de l'univers, au-dessus des anges, bien supérieur aux hommes. Seule humaine qui peut être l'objet d'un culte spécifique, l'hyper-dulie, et qui se trouve au pied du trône divin. Évidemment, me direz-vous, Jésus, son Fils, est un homme, au-dessus

¹⁶ Les références bibliographiques de la place de la femme dans la religion catholique sont innombrables. Nous renvoyons par exemple au cours de doctrine approfondi de l'abbé Billecoq, qui fournit une bonne présentation et commentaire sur la question, troisième année, No 12 et 13, sur la chaîne You Tube de l'Église de saint Nicolas du Chardonnet. Plus prosaïquement, il suffit de lire la Somme *Prima pars*, Q. 92, Q. 96, et plus généralement toutes les questions de la Q. 90 à la Q. 102.

d'elle. Mais il est aussi Dieu, pleinement, c'est l'Homme-Dieu ; et Marie est bien le seul homme-homme placée si haut, et c'est une femme. Joseph de Maistre nous tend d'ailleurs la perche dans une note, sans développer, mais il ne serait pas compliqué de le faire en continuant cette saine logique nourrie par la Foi, en citant par exemple toutes les saintes reines – comme Clothilde qui convertit Clovis – et les saintes femmes, dont Marie-Madeleine, qui crurent avant les hommes et convertirent les hommes :

« Il faut remarquer que si le Christianisme protège la femme, elle, à son tour, a le privilège de protéger la loi protectrice inintelligible à un point qui mérite beaucoup d'attention. On serait même tenté de croire que cette influence tient à quelque affinité secrète, à quelque loi *naturelle*. Nous voyons le salut commencer par une femme annoncée depuis l'origine des choses : dans toute l'histoire évangélique, les femmes jouent un rôle très remarquable ; et dans toutes les conquêtes célèbres du Christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme. Cela doit être puisque... Mais j'ai peur que cette note devienne trop longue. »¹⁷

Puis sa réflexion sur les femmes va bientôt se terminer. Elle n'était qu'un détour fortuit à partir de l'exemple de la superstition hindoue, pour mieux comprendre le fonctionnement des sacrifices. Il a permis de témoigner par l'exemple de la force herméneutique de sa logique anthropologique ciselée et pétrie par la Foi, armée d'un bon sens à toute épreuve et d'une humilité profonde. Maistre finit ainsi sa réflexion sur le sujet de la femme avec la citation suivante. Pour la comprendre, il faut se rappeler la logique maistrienne tout à fait orthodoxe d'un point de vue catholique: la Foi enseigne la vérité et la loi

¹⁷ Maistre, Joseph de (1753–1821). *Œuvres complètes*, p. 324.

divine, soit que la femme est créée comme aide de l'homme¹⁸ dont la coopération permet de travailler pour la gloire de Dieu dans l'accomplissement de la vocation propre de l'homme. C'est un *fait théologique révélé*. Ne pas l'accepter c'est nier la réalité de cette coopération homme-femme, illustrée par le mariage et l'analogie célèbre du Christ et de l'Église (dans la lettre aux Ephésiens de saint Paul : le Christ se sacrifie jusqu'à la Croix pour son épouse, et l'Église se soumet à sa tête, Jésus). Nier cette réalité anthropologique aboutit aux dérèglements, du fait d'un désordre (pour le dire en termes thomistes), qui ont comme conséquences des souffrances, des maux, et des mauvais fruits. Accepter notre réalité anthropologique à la lumière de la Foi, ce que fait Maistre, permet de comprendre la vocation particulière de la femme, et d'expliquer pourquoi, post-chute, et sans le Sauveur, la condition féminine devient telle qu'il l'a décrite : cette vocation, cette mission féminine est si importante, que dans un contexte de nature blessée après la chute, du fait du péché originel commis *par Adam sous* la tentation d'Ève – elle-même auteur du péché sous la tentation du serpent –, les anciens avaient juste intégré, même sans la révélation, ce dogme anthropologique universel : la femme amène le meilleur quand elle accomplit sa vocation, au point d'être Reine de l'univers, mais elle cause les pires dérèglements si elle use maléfiquement de son empire immense que lui donne le privilège de posséder la confiance des hommes et de remplir sa noble mission d'aide. D'où cette sagesse immémoriale :

« Enfin aucun législateur ne doit oublier cette maxime : *Avant d'effacer l'Évangile, il faut enfermer les femmes*, ou les accabler par des lois épouvantables, telles que celles de l'Inde. On a souvent célébré *la douceur* des Hindous ; mais qu'on ne s'y trompe pas : hors de la loi qui a dit, BEATI MITES ! il n'y a point d'homme *doux*. Ils pourront être

¹⁸ Gn 2, 18.

faibles, timides, poltrons, jamais *doux*. Le poltron peut être cruel, il l'est même souvent : l'homme *doux* ne l'est jamais. L'Inde en fournit un bel exemple. Sans parler des atrocités superstitieuses que je viens de citer, quelle terre sur le globe a vu plus de cruauté ? »¹⁹

On pourrait d'ailleurs remarquer que notre époque contemporaine confirme par l'absurde cette maxime : nous avons perdu de vue la loi divine, et nous avons laissé les femmes – comme les hommes d'ailleurs – faire n'importe quoi sous le doux nom de libéralisme (en fait la divinisation du libre-arbitre, sans être ordonnée à la vérité, donc une licence), ou de personnalisme, et voilà la société contemporaine que nous avons, en perte de natalité, avec des taux de suicide élevés, et des maladies psychologiques effrayantes. Les lecteurs jugeront eux-mêmes face à la réalité qui les entoure, et les études soulignent ce « mal-être » général dans nos sociétés pourtant se targuant d'avoir atteint le « bien-être ». La licence généralisée est terrible. Quand elle est encouragée et prônée par les femmes – à la différence des révolutions violentes faites par les hommes, et qui, paradoxalement bien plus violentes, peuvent aussi être plus faciles à surmonter ensuite du fait justement de la violence extrême qui choque trop d'âmes (l'exemple du jacobinisme en France, qui a dégoûté pour longtemps tout le monde en est un exemple frappant) – l'état profond de *décomposition* de la société *entière* semble difficilement récupérable. Les femmes sont bien la partie vitale du corps social, comme le révèle la théologie catholique et comme l'enseigne les constatations anthropologiques au vue de l'histoire. Si la partie vitale pourrit, tout le reste ne peut que suivre dans une décomposition généralisée – car la femme, dans la société ordonnée politique humaine, est le facteur de lien par excellence, le « cœur » du corps politique comme l'expose l'analogie classique, là où l'homme est la tête de ce corps politique. Quand le cœur cesse de

¹⁹ Maistre, Joseph de (1753–1821). *Œuvres complètes*, p. 324.

battre, tout le corps meurt, là où sans la tête, il ne peut plus se diriger certes, mais il peut encore vivre. Seulement ces soleils, ces cœurs, parties vitales et vivaces, permettent aux bras virils et à la tête du corps de faire des grandes œuvres, fruits de la vertueuse collaboration entre les sexes prévue par la loi divine. Enfin seule la révélation fantastique de Notre Seigneur permet d'apporter la *douceur* et la sublimation de la dureté antique pour accomplir parfaitement la vocation féminine dans toute sa beauté propre et ses privilèges propres. Toute la vérité anthropologique sur le rôle de la femme dans la société politique se trouve résumée dans ces quelques développements, et en ce sens les résultats, qui n'auraient pas pu être obtenu sans la lumière de la Foi, ont des conséquences politiques contre-révolutionnaires évidentes.

Joseph de Maistre continue tout de suite sur une autre constatation clef, qui va permettre de passer à la conclusion finale de son opuscule : la douceur n'existe à proprement parler jamais hors de la Rédemption du sauveur. Avant la venue du Sauveur, il y eût des *hommes justes*, certes, comme le dit la Bible, mais doux, jamais. Seule la rédemption et les grâces sacramentelles peuvent donner la *force* d'être *doux*.

Finissons cette partie en citant un autre auteur peu connu du XIX^e siècle français, l'abbé Roquette, qui constate la même chose, avec d'autres mots :

« Dans quelle autre société court-on, vole-t-on ainsi au devant du joug (que celle de la famille) ? L'enfant naît dans la famille, sans cela il ne voudrait jamais dépendre de ses parents ; il en est de même du sujet dans l'État : nul ne veut abdiquer son indépendance. Celui qui est libre garde avec un soin jaloux sa liberté, et celui qui ne l'est pas aspire avec ardeur à la recouvrer ; seule, la femme est heureuse de la perdre, et pour toujours. L'orphelin accepte bien le gouvernement d'un tuteur, mais pour un temps seulement, et ce temps est très court. La femme, au contraire, veut un tuteur, elle aspire à être en tutelle, et de plus elle veut que cette tutelle soit perpétuelle. Dans les divorces, les séparations, ce n'est pas elle qui

se sépare, c'est elle, au contraire, qui se rattache et qui se sent déchirée quand on se sépare d'elle. Heureuse hiérarchie où l'obéissance est si douce, où la soumission est un besoin, la subordination une passion ! Heureuse société où l'inégalité est un nouveau charme, la sujétion un bonheur de plus ! Que la femme serait malheureuse, en effet, si ayant cherché un protecteur elle ne trouvait qu'un égal, si ayant aspiré à unir son sort à un homme, elle ne rencontrait qu'un enfant ! Ah ! – et qui le sait mieux qu'elle ? – le salut de la femme, c'est la supériorité de l'homme, et c'est pour cela que la femme cherche invariablement un être qui lui soit supérieur, comme la vigne délicate cherche un chêne robuste et élevé, et dès qu'elle l'a rencontré (je parle de la vigne), elle s'enlace autour de lui, elle monte avec lui, mariant son tronc souple mais inconsistent, avec son tronc robuste et noueux, ses branches avec ses branches, ses feuilles avec ses feuilles, ses fruits avec ses fruits, ne cessant de s'étendre et de monter, que lorsque lui-même cesse de s'étendre et de monter. Ce qu'il faut à la vigne pour s'élever, c'est un chêne et non un roseau, et à la femme pour s'appuyer, c'est un homme et non un enfant.

S'il est donc une chose que la femme doit aimer, c'est cette faiblesse qui fait sa force, cette infériorité qui fait sa grâce et sa dignité, et elle ne peut pas se faire de plus grand tort que de vouloir en sortir, que d'aspirer à l'égalité. Il ne faut pas contrefaire les œuvres de Dieu. Celui qui a fait l'homme a fait les sexes, et nul ne peut impunément tenter de changer le sien.

L'Écriture appelle abominable l'action seule d'usurper les vêtements de l'autre sexe (deutéronome, xxii). Que sera-ce alors d'en usurper le caractère, les fonctions, comme certaines femmes, sous les excitations du droit nouveau, n'y sont que trop portées. Le paganisme avait fait de la femme un esclave, le christianisme une vierge, une épouse, une mère, et même, en un sens, sans jamais cependant la faire sortir de son rang, une reine. Pour le droit nouveau, c'est à la fois trop et trop peu ; ni reine, ni sujette, dit-il, mais bien l'égale de tous et surtout de son mari ; et par cette excitation aussi inepte qu'orgueilleuse, il ôte à la femme tous les

dons de son sexe sans lui donner aucun des dons de l'autre. Dieu avait fait de la femme une compagne gracieuse de l'homme ; le droit nouveau en fait une rivale insolente, et par là il détruit de fond en comble la société conjugale, et avec celle-ci toute société. Ah ! qu'on ramène plutôt la femme à l'esclavage païen ; mieux vaut encore pour elle l'oppression que l'usurpation. Opprimée, elle excite la compassion ; arrogante, elle n'excite que le dégoût. »²⁰

L'exemple des Royaumes Barbares

Nous ne faisons ici qu'ébaucher la vérification des conclusions anthropologiques de Joseph de Maistre dans l'histoire. Il s'agirait ailleurs de le développer plus profondément.

Nous serons plus rapide pour ces deux dernières parties. Résumons : Joseph de Maistre aboutit à quelques vérités anthropologiques. La société doit être « patriarcale » – pour employer des mots plus contemporains – pour plaire à Dieu, et obéir à l'ordre politique qu'il a mise dans notre nature politique. Hors du christianisme, la condition de la femme reste toujours inférieure, dure et seul le christianisme, sans nier l'ordre naturel de la hiérarchie dans la société et du rôle complémentaire homme-femme, la rend libre.

Et Joseph de Maistre prédit qu'une société qui laisserait la « femme libre » sans les évangiles sombrerait dans un chaos terrible : nous pourrions reformuler en nommant ce phénomène le matriarcat.

Qu'apprenons-nous de l'histoire et l'anthropologie du matriarcat ? Que les sociétés politiques où le chef, d'abord religieux, est une femme produisent une société bien plus violente que les sociétés dites patriarcales. Michel Rouche le démontre de façon magistrale dans ses études,

²⁰ Abbé Roquette, Eugène. *La Famille telle que Dieu l'a faite*. Laroque-Engalin : Editions Sainte Jeanne d'Arc, 2022 (1880), p. 137–138.

et en particulier dans une conférence à l'École des Chartes en 2014²¹. Il démontre, dans l'histoire, le lien entre le caractère matriarcal de la société et son degré de violence institutionnalisée. Les femmes-prêtresses excitent la violence des hommes. Il expose ainsi par exemple, à partir des sources historiques gréco-romaines, et l'archéologie qui confirme ce que dit Strabon ou César, des rites religieux par ces reines et prêtresses consistant à exciter la fureur des guerriers en les « bénissant » avec du sang de sacrifiés humains dans des cratères. Il relie encore Grégoire de Tours à la lumière du matriarcat des « peuples barbares », ce qui permet de comprendre facilement les luttes de pouvoir et de succession²², puis la christianisation progressive des ces institutions violentes. Joseph de Maistre constate le même phénomène dans son histoire des sacrifices humains, et l'explique par le rôle particulier de la femme dans la Création, toujours toute puissante sur le cœur des hommes, et intermédiaire entre l'homme et le divin – en chrétienté par Marie et toutes les femmes chrétiennes entraînant leur marie à la conversion, en pays barbares avec des femmes-prêtresses.

L'histoire et l'anthropologie, que ce soit avec Michel Ruche, ou René Girard, semblent montrer la validité de ce dogme anthropologique (même si René Girard ne s'intéresse pas, ou ne voit pas, le lien avec le matriarcat, il ne fait que parler du caractère fondamental du sacrifice, et de la violence mimétique, comme l'avait fait Joseph de Maistre avant lui)²³.

²¹ Violences et structures archaïques du Haut Moyen-Âge : perspectives girardiennes, <https://youtu.be/wxp85eaeE4g>, consulté le 10 juillet 2023.

²² Par exemple, après la mort de Clovis, c'est bien Clothilde qui est consulté par ses deux fils Clothaire et Chilbert pour décider de l'assassinat de ses petits-enfants : Grégoire de Tours ne comprend plus la société matriarcale, mais Michel Ruche explique bien que ce pouvoir de la reine Clothilde est un reste de la société matriarcale païenne chez les francs.

²³ Sylvain Durain, un jeune anthropologue, parvient aux mêmes conclusions. Voir entre autres *Le sang du père*. Nancy : Verbe Haut 2012 et *La fin du Sacré ou le retour du sacrifice humain*. Paris : Nouvelle Librairie, 2022.

Si l'on accepte ces « dogmes anthropologiques », notre temps devrait le confirmer : la « matriarcasition » de la société conduirait vers plus de violences et de désordres, car le féminisme, comme l'idéologie gender et wokiste ne correspond pas à l'ordre naturel voulu par Dieu et inscrit dans notre nature. Un Frédéric Lenoir, philosophe et sociologue, qui a pignon sur rue, et qui ne semble pas être un catholique observant, constate que la société contemporaine se féminise de plus en plus²⁴, tout en s'individualisant.

Les conséquences contemporaines et ce que nous apprend le cas du Japon

Un bel article de l'abbé Matt²⁵ traduit par Stanislas Berton de l'anglais²⁶ montre très clairement que le féminisme, dans sa transgression sexuelle de vouloir abolir les « codes » sexuels au nom de l'égalité visait fondamentalement à la suppression de la différence sexuelle : en cela, les transgenres ne font qu'aller au bout de cette logique.

Il faut noter, comme ferait un Maître, que le problème de ces idéologies se trouve dans le fait que la réalité, elle, ne change pas : il y aura toujours des hommes et des femmes, et la loi naturelle inscrite en nous régule le fonctionnement naturel de la société, avec sa hiérarchie, son inégalité protectrice, et sa complémentarité (ce que souligne tous les contre-révolutionnaires par la simple observation de la réalité historique, et de la famille en particulier).

²⁴ Dans une conférence, « La spiritualité en 2050 », donnée à l'Institut Diderot le 1^{er} décembre 2023. Il reprend et présente les thèses de son dernier livre, *L'Odyssée du sacré*. Paris : Albin Michel, 2023.

²⁵ Rev. Matt's Writings: The Transgender Origins of Feminism (younggospelminister.blogspot.com), consulté le 10 juillet 2023.

²⁶ Du féminisme – Stanislas Berton, consulté le 10 juillet 2023.

Sommes-nous en train d'aller vers un matriarcat d'un nouveau genre ? Nous pourrions penser a priori que non, puisque la volonté d'indistinction des sexes devrait supprimer toute différence entre hommes et femmes. En fait, nous y allons bien. Pourquoi ? Car, la différence homme-femme ne disparaissant pas en pratique, la femme ira chercher tout de même la protection de l'homme, mais sans admettre sa soumission à l'homme : et nous revoilà au matriarcat. Nous prendrons deux brefs exemples tirés de notre expérience du Japon contemporain, et de l'histoire du Japon.

Il suffit de voir au Japon comme partout combien les pressions pour mettre des femmes à tous les postes « virils » sont de plus en plus importantes. Être un homme vous disqualifie presque a priori pour les postes à responsabilité, ou de direction – et ce n'est pas de la théorie, il suffit de voir les nominations politiques, dans les grandes entreprises et autres pour le constater.

Dans une autre veine, il serait tout à fait judicieux et intéressant d'appliquer à l'histoire du Japon ces principes anthropologiques : cela devrait aider à mieux comprendre les sociétés matriarcales de l'antiquité japonaise (dont témoignent le rôle des prêtresses, des « impératrices » et autres) avant l'importation de la culture chinoise au VI^e siècle – et expliquer en particulier la rémanence de structures de violences archaïques, très similaires aux sociétés germaniques préchrétiennes, que les historiens du droit constatent dans l'histoire du Japon et qui resurgissent de façon importante au XVI^e siècle.

Prenons un exemple : dans le Kojiki, quand le dieu mâle Susano fait de nombreux excès, c'est bien la déesse de Soleil, la reine du ciel, qui l'expulse, incitant à penser que la structure de la société archaïque au Japon était matriarcale.

Inversement, cela expliquerait pourquoi le Japon a fait un bond en avant civilisationnel au VI^e siècle : il a importé le patriarcat chinois, rendant la société bien plus saine, et la sortant d'une logique de sacrifices archaïques. Et de même, la restauration de Meiji, avec l'importa-

tion d'un modèle patriarcal plus achevé – avec une institution du mariage monogamique en particulier – devrait pouvoir expliquer les grandes avancées de la « modernisation ». Cette « modernisation », pour le Japon, ne fut pas une avancée des principes révolutionnaires au début, mais plutôt une « christianisation » superficielle des institutions calquées sur le droit naturel. Enfin, cela permet de tirer des prédictions pour l'avenir : le féminisme révolutionnaire avançant au Japon, et sans le bouclier de la Foi catholique, devrait déstructurer la société à une vitesse phénoménale ; ce que nous commençons à constater dans la dissolution des familles, la dénatalité, le suicide.

Conclusion

Cette communication avait pour objet d'illustrer la logique anthropologique dy réalisme catholique contre-révolutionnaire : partant de la réalité naturelle de l'homme, et à la lumière de la Révélation, le contre-révolutionnaire confirme certaines vérités politiques et anthropologiques naturelles et universelles. Ainsi il vérifie par exemple la nature patriarcale de toute société politique, même dans le matriarcat où la réalité effective du pouvoir appartient à « l'oncle ».

Il vérifie ces principes *a contrario* en constatant les dégâts qu'apportent la négation de ces principes par la Révolution, ou par des sociétés plus ou moins contre-natures que l'histoire ou l'observation nous fait découvrir.

Et à partir de là il peut conclure sur deux ordres différents :

- affirmer que continuer de s'appuyer sur des principes révolutionnaires conduira la société à sa destruction.
- et que pour restaurer il faut agir en fonction de ces principes, les reconnaître, et les réinstaurer.

Dans le cas du féminisme, suivons Joseph de Maistre :

- l'ordre naturel politique de l'homme est patriarcal, et la nature conduit au patriarcat. S'il est païen, l'ordre sera dur, s'il est chrétien il sera doux, mais toute civilisation « civilisée » est patriarcale.
- si la révolution mondialiste s'obstine à vouloir mettre en place un matriarcat, nous allons retomber dans une barbarie inouïe par son ampleur et sa déchéance, comme l'illustrent les anciens royaumes barbares matriarcaux.
- la contre-révolution se bat ainsi pour le Père dans la famille, et son autorité patriarcale, le Roi dans le pays et son autorité royale, et le Vicaire dans l'Église, et son autorité spirituelle, qui sont tous trois des représentants du Père du Ciel, et de son autorité divine dans diverses sociétés politiques humaines (dont la dernière est de fondation chrétienne et donc surnaturelle, les deux premières étant naturelles).



Matriarchy in Joseph de Maistre and contemporary feminism

SUMMARY

This paper aims to highlight Joseph de Maistre's pioneering work in anthropology, which 150 years before Girard came to the same conclusions as Girard: the importance of sacrifice in human societies, the logic of violence and its resolution, and the particular character of the sacrifice of Jesus Christ, which comes as a fulfillment and definitive end to the logic of bloody sacrifice. This little-known aspect of the counter-revolutionary thinker gives us a better understanding of the issues of matriarchy, patriarchy and Christian patriarchy, right up to contemporary developments with gender. He also gives us an example of the application of Catholic realism, based on theology and nourished by sound Thomistic metaphysics, and how a return to this Catholic realism in the human sciences is a key to understanding contemporary phenomena.

Keywords: Joseph de Maistre, Sacrifice, Matriarchy, Girard, Violence, Anthropology, Patriarchy, Gender, Feminism, Political theology, Counter-revolution.

RÉSUMÉ

Ce papier vise à mettre en évidence le caractère pionnier de Joseph de Maistre en anthropologie, qui 150 ans avant Girard arrive aux mêmes conclusions que lui : l'importance du sacrifice dans les sociétés humaines, la logique de la violence et de sa résolution, et le caractère particulier du sacrifice de Jésus-Christ qui vient comme accomplir et terminer définitivement la logique du sacrifice sanglant. Cet aspect méconnu du penseur contre-révolutionnaire permet de mieux comprendre les questions de matriarcat, patriarcat et patriarcat chrétien, jusqu'en dans des développements contemporains avec le gender. Il nous donne aussi un exemple d'application du réalisme catholique, adossée sur la théologie, et nourrie par une métaphysique saine thomiste et combien le retour à ce réalisme catholique dans les sciences humaines est une clef de compréhension des phénomènes contemporains.

Mots-clefs : Joseph de Maistre, Sacrifice, Matriarcat, Girard, Violence, Anthropologie, Patriarcat, Gender, Féminisme, Théologie politique, Contre-révolution.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE :

- AYUSO, Miguel. *Le bien commun*, Paris : Hora Decima, 2021.
- BOXER, Charles. *The Christian Century in Japan*, Manchester : Carcanet, 1993.
- Collectif, *La Grâce*, Etampes : Clovis, 2002.
- DURAIN, Sylvain. *La fin du Sacré ou le retour du sacrifice humain*, Nouvelle Librairie, 2022.
- DURAIN, Sylvain. *Le sang du père*, Verbe Haut 2012.
- GILSON, Etienne. *Eléments de philosophie chrétienne*, Fontgombaud: Petrus

a Stella, 2018.

GIRARD, René. *De la violence à la divinité*, Paris : Grasset, 2007.

KAWAKAMI, Yohei. *L'univers philosophique de Joseph de Maistre* [The philosophical world of Joseph de Maistre], Sôbunsha, 2013.

LENOIR, Frédéric. *L'Odyssée du sacré*, Albin Michel, 2023.

MAISTRE, Joseph de (1753–1821). *Œuvres complètes* (Reprod. En fac-similé) Joseph de Maistre. 1884–1886.

MARTIN, Xavier. *S'appropriier l'homme*, DMM, 2013.

PERNOUD, Régine. *La Femme au temps des cathédrales*, Paris : Stock, 1980.

PERNOUD, Régine. *Pour en finir avec le Moyen-Âge*, Paris : Seuil, 1977.

ROQUETTE, Eugène. *La Famille telle que Dieu l'a faite*, Editions Sainte-Jeanne D'arc, 2022 (1880).

ROUCHE, Michel. *Clovis*, Paris : Fayard, 2013.

THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*.

THOMAS D'AQUIN, *De Regno*.

OUVRAGES JAPONAIS :

AHN, Jung Won. Gracia *Hosokawa*. Tokyo : Chuko Shinsho, 2014.

AMINO, Yoshiko, ISHII, Susumu, KASAMATSU, Hiroshi, KATSUMATA, Shizuo. *Péché et punition au Moyen-âge*. Tokyo : Kodansha Gakujutsu (Rééd), 2019.

ASAMI, Masakazu. *Eglise chrétienne et incident de l'Honnôji*. Tokyo : Kadokawa Shinsho, 2020.

Collectif (Groupe d'études des sources historiques japonaises), *Le front de la recherche sur Nobunaga*, Tokyo : Yosensha, 2014.

FUJIKI, Hisashi. *Guerres et famines dans le Japon des royaumes combattants*. Tokyo : Yoshikawa Bunkan, 2018.

GONOI, Takeshi. *Histoire chrétienne du Japon*, Tokyo : Yoshikawa bunkan, 1990.

HIRAKAWA, Arata. *Le Japon des royaumes en guerre et l'époque des grandes découvertes*. Tokyo : Chuko Shinsho, 2018.

KANDA, Senri. *Royaumes en guerre et religion*, Tokyo : Iwanami Shinsho, 2016.

- MATSUMOTO, Kazunari. *Le « Roi du Japon » vue par les Jésuites*. Tokyo : Yoshikawa Bunkan, 2020.
- MURAI, Sanae. *Interdiction du christianisme et religion populaire*. Tokyo : Yamakawa Ed, 2002.
- NAGAMATA, Takao. *Recherche fondamentale sur la compilation du « Goseibai shikimoku »*. Tokyo : Kyuko Shoin, 2017.
- NAKANISHI, Yuuki (direction). *Ukon Takayama*. Kyoto : Miyaobi, 2014.
- NISHIDA, Tomomi. *Histoire de la pensée au Japon sur le sang*. Tokyo : Chikuma Shinsho, 2021.
- OIZUMI, Koichi. *Masamune Date, un généralissime chrétien*, Tokyo : Kashiwa shobo, 2013.
- OKIURA, Kazuteru. *Le missionnaire Xavier et les populations discriminées*. Tokyo : Chikuma Shobo, 2016.
- SHIMIZU Katsuyuki, *Histoire au Japon de l'amputation des oreilles et du nez*. Tokyo : Rekishisho Shinshoy (Yosensha), 2015.
- SHIMOJU, Kiyoshi. *Histoire de la traite humaine au Japon*. Tokyo : Yoshikawa Bunkan, 2012.
- TAKAGI, Kazuo. *Masamune Date et l'ambassade vaticane de l'ère Keicho*. Nagasaki : Seibobunko, 1990.
- TAKAHASHI, Hiroshi. *Les disputatios chrétiennes dans le Japon des royaumes en guerre*, Tokyo : Bensei Editions, 2019.
- TAKASE, Koichiro. *Le siècle chrétien – De la venue de Xavier jusqu'à la fermeture du pays*, Tokyo : Iwanami Ondemand, 2015.
- TAKIGAWA, Masajiro. *Histoire des institutions japonaises 2 VOL*, Tokyo : Kodansha, 1986.
- YOSHIMURA, Toyoo. *Le Vrai Amakusa Shiro*. Tokyo : Yosensha, 2015.
- WATANABE, Daimon (direction). *Le front de la recherche sur Nobunaga Vol. 2*, Tokyo : Yosensha, 2017.
- WATANABE, Keiji. *Le siècle des padre*. Tokyo : Shinchosha, 2006.